

2eme prix

Adrien Osmar

Adrien Osmar est né en 1982. Depuis l'adolescence, il effectue régulièrement des voyages autour du monde, souvent au long cours (par voie de terre, *by fair means*, selon l'expression consacrée : à pied, en vélo...) en Amérique latine, Asie centrale, Europe... Il travaille actuellement à l'écriture d'un roman.



© Photographie de l'auteur

Se rendre dans le microdistrict n°10 de Bichkek est assez simple. Il suffit, au départ du palais gouvernemental, une bâtisse toute blanche que les Kirghizes surnomment avec ironie the White House, de prendre à gauche sur l'avenue Chuy, puis à droite la rue Baitik Baatyr, et de continuer tout droit sur environ 5 kilomètres. Au croisement de la rue Tokombaev, alors que vous pouvez apercevoir le grand parc de la Victoire face à vous, prenez à droite : vous voilà dans le microdistrict n° 10. Comme dans la plupart des villes de l'URSS – et Bichkek, qui n'existait même pas au XIXe siècle, en est un banal exemple –, il est facile de se déplacer d'un bout à l'autre de l'agglomération avec les plans quadrillés de l'urbanisme soviétique. C'est quand on entre dans les ensembles résidentiels que les choses se compliquent : aucun élément distinctif pour s'orienter, pas de nom permettant d'identifier tel ou tel immeuble, des jeux d'enfants produits en série et disposés selon le même plan sur toutes les places... S'enfoncer dans le microdistrict n° 10, c'est exactement comme pénétrer dans le microdistrict n° 1, le n° 2, le n° 3, et ainsi de suite : c'est entrer dans le monde égalitaire et infiniment reproductible de l'architecture soviétique.

C'est en tout cas ce que j'ai pensé en m'y rendant à l'aube des années 2000, quand j'ai eu l'opportunité de prendre quelques semaines de vacances pour un trek dans les Tian Shan. À l'époque, Airbnb n'existait pas et les trekeurs se refilaient les adresses de guesthouses en circuit fermé, comme on confie discrètement une bonne combine aux amis fiables. C'est comme ça que je suis arrivé dans le microdistrict n° 10 et que j'ai connu Nuriza. Elle avait à l'époque 82 ans, étant née à peu près à la même époque que le premier soviet du Kirghizis-

tan, en 1918 ou 1919. C'était l'une des premières habitantes – la toute première selon elle, même – du nouveau microdistrict n° 10, ayant reçu cet appartement du cinquième étage en reconnaissance de son ardeur socialiste, jamais prise en défaut. Bien que le communisme eût disparu, quand je la rencontrais, depuis une dizaine d'années, elle tenait encore à souligner que ce logement était le plus grand de l'immeuble, un appartement de type 3, avec ses quatre pièces et son vaste couloir, preuves matérielles de son dévouement envers le Parti.

Près de 70 mètres carrés, en comptant la cuisine, les toilettes et la salle de bain. Avec l'effondrement de l'URSS, les pensions n'avaient plus été payées et elle avait dû faire une concession au capitalisme en transformant son logement en guesthouse pour occidentaux. L'appartement avait été en partie vidé et son fils avait installé des lits superposés dans les deux chambres à coucher et dans le salon. Là, dans la pièce la plus grande, elle avait disposé deux étagères perpendiculairement pour s'aménager un petit espace à elle, où elle dormait, séparée des étagères et d'une tenture des étrangers de passage. Cette petite femme, qui, fille d'un Russe et d'une Kirghize, arborait les mêmes traits asiatiques que Lénine, ne voyait pas de contradiction entre ce commerce et ses convictions : « j'ai longtemps vécu dans des appartements collectifs, et puis j'ai été élevée chez les pionniers et les komsomols. L'esprit des pionniers, c'est de savoir s'adapter aux circonstances, de ne pas se laisser abattre, de ne pas chercher d'excuses ! »

Et, effectivement, elle ne se laissait pas abattre, non plus que son quartier. Je n'ai jamais su si elle avait été nommée, du temps de l'URSS, à quelque poste officiel dans son microdistrict, mais elle s'estimait responsable du voisinage, jouant pour les quelques blocs de sa résidence un rôle de concierge, de police, d'infirmière, de livreuse, tissant entre les immeubles un maillage invisible de surveillance et de soin. Chargée d'âmes, elle prenait son rôle au sérieux: parfois, elle déplaçait jusque sur son balcon un tourne-disque massif, de la catégorie incassable, qui crachotait un peu parce qu'on ne trouvait plus de diamant depuis des années. Elle y passait, volume au maximum, des valse, des hymnes, des tubes des années 1970, concluant systématiquement son tour musical par *Le Ciel orange*, une chanson pleine d'espoir portée par la voix enfantine d'Irma Sokhadze. C'est important, affirmait Nuriza : il faut être joyeux et garder l'esprit de l'enfance. C'est de ce balcon que, trente ans auparavant, elle avait pu admirer le balai des pelleteuses et des rouleaux compresseurs, quand le microdistrict était en construction. Staline l'avait promis : d'ici dix ou quinze ans, chaque famille serait logée dans un appartement pour elle seule, avec toutes les commodités modernes.

L'Union avait tenu ses promesses et, assise à ce balcon, elle avait pu voir la puissance de l'URSS, avec ces immeubles qui arrivaient en pièces détachées sur d'énormes camions Kraz, avec ces grues qui hissaient des pans de murs, des marbres, des colonnes entières avec une facilité déconcertante. Comme des géants disposant les pièces d'une maquette.

Il s'agissait de fixer les populations historiquement nomades de la steppe kirghize.

Les architectes russes avaient bien pensé à bâtir des maisons ou des immeubles circulaires, reproduisant dans le béton la forme ronde des traditionnelles yourtes. On pensait ainsi offrir une étape d'intégration entre le nomadisme et la sédentarité pour aider les familles à s'habituer aux murs de pierre. Mais cela supposait de créer une filière spécifique de construction

pour quelques Républiques seulement – et pas les plus importantes –, les combinats avaient donc rejeté l'idée. Fi de pusillanimité : ces blocs, taillés comme des murailles, avaient le prestige d'un caravansérail et, avec leur vide-ordure, leurs W.C. et leur cuisinière au gaz, ils ne manquaient pas d'attraits. La liste d'attente était longue pour ceux qui espéraient qu'on leur attribue ces logements modernes.

D'autant plus que l'époque des krouchtchevki, ces immeubles de quatre ou cinq étages sans ascenseur, à la construction bâclée et prévus pour ne durer que 25 ans (et qui, pour certains, amorçaient leur agonie dès l'année suivant leur édification), était révolue. La chute de Nikita Krouchtchev marquait la fin de l'économie de guerre. On n'en pouvait plus de se serrer la ceinture, de vivre à trois familles dans un même appartement : place au confort, à l'espace, place aux classes moyennes, avec des logements pour un seul foyer. Voilà ce qu'offrait Brejnev : un (petit) embourgeoisement pour tous, qui faisait passer la norme d'habitat de 6 mètres carrés par personne (3, dans la réalité) à 12, voire 15 mètres carrés par personne. C'est ce miracle qu'avait observé Nuriza de son balcon, avec les files interminables de camions transportant des panneaux de béton aéré de deux tonnes et demie, avec les brigades d'ouvriers façonnant les fondations de béton armé en quelques jours, se dépêchant d'installer les adductions de gaz avant les gelées de fin d'automne. En s'y prenant bien, on pouvait ainsi faire sécher les plâtres pendant l'hiver : l'Union ne manquait par de ressources et on n'hésitait pas à laisser les brûleurs allumés des jours entiers pour accélérer le séchage des cloisons. L'organisation scientifique de la production, associée à l'enthousiasme révolutionnaire, permettait de livrer un immeuble de neuf étages en moins de cinq mois. Les brigades passaient alors à l'immeuble suivant, quitte à laisser quelques finitions en plan : Nuriza et son mari avaient ainsi dû poser eux-mêmes le revêtement en polyvinyle de la cuisine.

Chaque microdistrict devait disposer de sa crèche, son école, son cinéma, son magasin d'alimentation (le fameux gastronom). Seul ce dernier avait survécu à la disparition de l'URSS, pour peu que les autres équipements eussent jamais été mis en service. Malgré le béton aéré, un mélange de ciment et d'aluminium qui devait isoler les appartements, ces immeubles sont de véritables passoires thermiques. Mais peu importe : la TETs, l'usine de chauffage de Bichkek, fournit, comme une source de vie, toute l'eau chaude de la ville à travers un invraisemblable réseau de tuyauterie, parfois à l'air libre, chauffant ainsi en pure perte les rues elles-mêmes. L'hiver, alors que les températures descendent régulièrement à -30 C°, on peut voir ces canalisations toutes fumantes que ne supporte plus que la rouille. Parfois, un cri inhumain retentit : c'est quelque chien qui, cherchant la chaleur, s'est brûlé au contact du métal et détale en hurlant. Même quand elle s'appelait encore Frounzé, Bichkek n'était qu'une ville de province dans l'empire. Point ici de gratte-ciel élevé dans la folie démiurgique de Staline, point de statues monumentales de fiers kolkhoziens. On est loin, ici, de Moscou et de ses Sept Sœurs, loin aussi de l'Europe de l'Est et de ses palais parlementaires. C'est Bichkek. Une des marches de l'empire. Une province perdue de l'Asie centrale. La ville est étonnamment humaine, c'est modeste et provincial. Le seul édifice qui brise l'horizon, avant la chaîne montagneuse des Tian Shan au sud, c'est précisément la TETs, avec sa cheminée de 320 mètres de haut, qui crache une fumée lourde de charbon.



Photographie de l'auteur ©

La première fois que j'étais entré dans le microdistrict n° 10, j'avais erré pendant une heure pour trouver l'adresse de Nuriza. Au fil des jours, pourtant, j'avais appris à distinguer les immeubles, à la forme des raccords entre les panneaux de béton, plus ou moins visibles selon l'urgence de la construction, mais aussi au linge pendu aux fenêtres et surtout aux mères qui veillaient sur leurs enfants jouant à la balançoire. Au centre de chaque cadran trônent les jeux d'enfants, des jeux solides, faits pour durer, et peints dans des couleurs primaires : pas de mélange ici, pas d'ambiguïté, de demi-ton. De la franchise : du vrai jaune, du vrai rouge, du vrai bleu. Les couleurs sont aussi dénuées de nuances qu'une marche militaire l'est de bémol. Des couleurs aussi tranchées que les antagonismes de classes. Le voisinage s'assemble ici, les grands-mères bavardent sur les bancs, les mères de famille, depuis leur cuisine, gardent un œil sur les enfants : les microdistricts sont un cocon, un foyer, un village. Les immeubles se ressemblent tous, ce sont les humains qui permettent de s'orienter.

Ce sont les visages qui permettent de savoir où l'on est dans les résidences. Nonobstant les barres grises, on pourrait s'imaginer à la campagne tant les espaces verts sont vastes. Bichkek est l'une des capitales du monde qui compte le plus de parcs par habitant. Il y a ici un jeu subtil – le croirait-on dans ce monde soviétique ? – entre la présence minérale du béton, verticale, massive, on pourrait dire écrasante, et la nature, les bosquets, les arbres, et au milieu, comme des clairières, quelques bancs qui entourent une balançoire et un toboggan. Ce serait une affirmation incongrue presque partout ailleurs, mais ici, le béton coexiste en harmonie avec la verdure, en ce qu'il dialogue avec elle comme la volonté humaine dialogue avec la nature. Pourquoi cela ? C'est que l'architecture, ici, est une publicité pour le soviétisme, un catéchisme mis en œuvre à la vue de tous les jours : elle illustre cette relation harmonieuse entre le progrès humain et l'environnement. On est ici à des années-lumière de la réalité du système, avec ses canaux creusés à coup de bombes atomiques, de ses plans quinquennaux qui vident la mer d'Aral et, bien sûr, de ses goulags.

Ici, personne n'a jamais entendu parler de Chalamov ou de la Kolyma. On connaissait évidemment l'histoire d'Aïtmatov, l'écrivain national dont le portrait orne quelques salons, et dont le père fut fusillé par les hommes de Staline. Nuriza, qui était restée une stalinienne impeccable, n'était pas à une contradiction près et admirait Aïtmatov, comme tous les Kirghizes : l'écrivain était malgré tout communiste. Tout allait bien. Et puis la main de fer du totalitarisme s'était allégée ici plus tôt qu'ailleurs. Pas par bienveillance, non : c'était la périphérie de l'empire, les hommes n'avaient guère d'importance. Ce qui n'avait pas empêché Nuriza d'observer scrupuleusement son devoir, sans haine ni acrimonie, en signalant par des mots simples, écrits de son écriture d'écolière, les déviations idéologiques de ses voisins. Ces manquements n'avaient pas laissé de l'étonner, sa vie durant : il suffisait pourtant de ne pas se mêler de politique. Que demandait le Parti ? Presque rien : l'acquiescement ou, si l'on n'était pas d'accord, le silence. Se taire, c'est pourtant la chose la plus simple au monde, affirmait-elle avec ingénuité. Elle n'en revenait pas que certains ne parviennent pas à s'abstenir de parler à tort et à travers. Si on le faisait malgré tout, malgré les mises en garde, malgré les avertissements, c'est bien qu'on avait le désir de nuire, non ?

Il y avait dans le salon une photographie en noir et blanc, dans un cadre de cuivre, que Nuriza aimait montrer. On y voyait une trentaine de jeunes femmes, coiffées de bérets, posant près d'un bâtiment à la façade concave. C'était l'inauguration du cinéma Ala-Too en 1938, la grande salle cinématographique de Bichkek, conçue par Viktor Kalmykov. Plus tard, dans les années 1960, on décora la façade de bas-reliefs à l'occasion d'une célébration soviétique. Nuriza, en tant que komsomol méritante qui avait assisté à l'inauguration, reçut une reproduction miniature de ces bas-reliefs. Ils représentaient, outre la faucille et le marteau, une mère faisant jaillir une céréale du désert avec, en arrière-plan, de jeunes Kirghizes aux côtés d'un jeune Russe apprenant, ensemble, à lire. Il y avait aussi un cosmonaute tenant dans sa main une étoile portant le sigle de l'URSS. Son regard était confiant. Il y avait dans sa tranquillité tout le matérialisme historique, qui assurait sa marche vers l'avenir, qui le protégeait et prouvait qu'il avait raison. Était-ce un hommage à l'architecte du cinéma, qui avait imaginé, dans les années 1930, une ville en lévitation autour du globe terrestre ? Deux anneaux entrecroisés autour de la Terre, à quelques centaines de mètres d'altitude, maintenus dans le ciel par la gravité. Ça n'était pas de la science-fiction : c'était l'avenir,

presque à portée de main, presque déjà là. La reproduction avait disparu, un touriste l'avait volée en partant quelques années auparavant. Je lui avais demandé si elle n'avait pas peur qu'on lui vole cette photographie, après le bas-relief. Elle avait haussé les épaules en signe d'incrédulité mais, durant mon séjour, je n'avais plus jamais revu cette photographie.

Tous les matins, Nuriza faisait sa gymnastique devant l'immeuble. Cette octogénaire descendait par l'ascenseur puis marchait tranquillement jusqu'à une extrémité de la barre. Là, elle sautillait quelques minutes en soufflant, puis enchaînait les mouvements qu'on lui avait enseignés chez les komsomols. Ensuite, elle trottait à petits pas sur toute la longueur de l'immeuble. 150 mètres. Deux allers-retours. 600 mètres. Puis elle remontait par l'ascenseur et préparait le déjeuner de ses hôtes. Quand on lui demandait pourquoi, à son âge, elle faisait encore ces exercices, elle répondait sans ciller : « je suis une stalinienne. Je vais de l'avant, je montre l'exemple, je dois être la meilleure. C'est ça le stalinisme : c'est toujours se surpasser avec la volonté. Il faut prendre soin de soi et des autres. » Une fois pourtant, elle avait vacillé, en 1956, où une pneumonie avait failli la terrasser. Le Parti lui avait alors offert un séjour au sanatorium de Jeti-Oguz, une station balnéaire bâtie en 1932 à quelques dizaines de kilomètres de Bichkek. Ça n'était certes pas l'incroyable luxe des sanatoriums de Russie, mais la vallée était magnifique, avec ses coteaux verdoyants, ses torrents et ses immenses rochers rouges. Le lieu se serait admirablement prêté à ce qu'on sculptât ici, dans cette pierre ocre-rouge, les visages du marxisme-léninisme comme les présidents américains sur le mont Rushmore : Marx, Engels, Lénine, Staline, and co. J'ignore si l'on y a pensé, mais personne n'a touché au lieu et, quand j'y suis passé, la station fonctionnait encore dans un cadre intact. Nuriza conservait quant à elle une reconnaissance éternelle envers le Parti qui, estimait-elle, lui avait sauvé la vie. C'était pour elle une raison supplémentaire de détester Soljenitsyne qui, bien que soigné de son cancer par l'État, n'avait su le payer que d'ingratitude.

Bien que les cinémas de Kalmykov aient essaimé par dizaines dans toute l'Union soviétique eux aussi en série, on connaît le nom de leur créateur. Les immeubles du microdistrict n° 10 ont-ils un auteur ? Produits en série, ils n'auraient pas plus de valeur artistique que les boîtes de conserve ? Les boîtes de conserve sont anonymes : en quoi les concepteurs de ces logements seraient plus dignes d'être connus que les ouvriers ? Ils sont tous, les uns et les autres, des travailleurs. Ces immeubles bâtis à la chaîne ont pourtant permis, bon an mal an, de transférer des millions de personnes, qui vivaient dans des taudis ou des bidonvilles, vers des logements neufs en quelques années. Un mouvement qu'on n'avait jamais vu auparavant, et qu'on ne reverra sans doute plus. L'architecture soviétique balance entre deux extrêmes : d'un côté les constructions staliniennes délirantes, démesurées, grandioses, et dont la ruine a, le temps d'une urbex, le charme de la décadence, et, de l'autre côté, la triste uniformité des habitats collectifs. Lesquels sont toujours représentés par des photos aux couleurs ternes, il y a du brouillard, de la neige boueuse et des passants emmitoufflés qui marchent la tête baissée. On ne voit jamais ces immeubles en été, quand le climat continental tourne en sens inverse et que les rues sont baignées de soleil, que les jupes volent, que les torsos se dévoilent et que les enfants jouent dans l'eau des fontaines. L'architecture soviétique, c'est gris et moche ? Sans doute, mais ces constructions ont permis de sortir de la boue, littéralement, des millions de gens.

Cette ambivalence ne m'a pas quittée durant ces jours passés dans le microdistrict n°10. Entre l'horreur totalitaire du soviétisme et ce souci du peuple que j'ai cru distinguer dans cet habitat, entre la douceur de Nuriza et son intransigeance doctrinaire, je suis resté avec ce sentiment équivoque d'un monde qui me restait étranger. Qu'y avait-il de vrai et d'authentique dans ce souci de fournir des logements à la population ? Qu'y avait-il de faux, de tricherie, de mensonge dans cette propagande vécue ?

J'ai eu l'occasion de faire une courte étape à Bichkek en 2011 lors d'un voyage vers la Chine. J'ai pu contacter le fils de Nuriza, qui m'a appris qu'elle était morte en 2005. Cette femme plus solide que l'Union soviétique avait survécu presque quinze ans à la dictature qu'elle avait tant aimée. Je suis retourné dans le microdistrict n° 10. Je m'y suis de nouveau perdu. Le quartier avait changé. Le gastronom avait fermé et de petites boutiques vendaient des DVD piratés. Des chaînes rouillées pendaient des balançoires, les sièges avaient disparu. Quelques jeunes Kirghizes, habillés comme des rappers de la côte Est, squattaient les bancs, regards aux aguets, de ceux qui surveillent une affaire. Le parc était détrempé et la boue était revenue. J'ai repensé à sa morale toute stalinienne : il faut prendre soin de son corps comme on prend soin des bâtiments. L'État a investi de l'argent et de l'énergie, dans l'un et l'autre. Le corps et le bâti, c'est du pareil au même : c'est la volonté qui les fait tenir debout.

J'ai demandé aux jeunes s'ils avaient connu Nuriza. Aucun d'eux ne se souvenait d'elle.